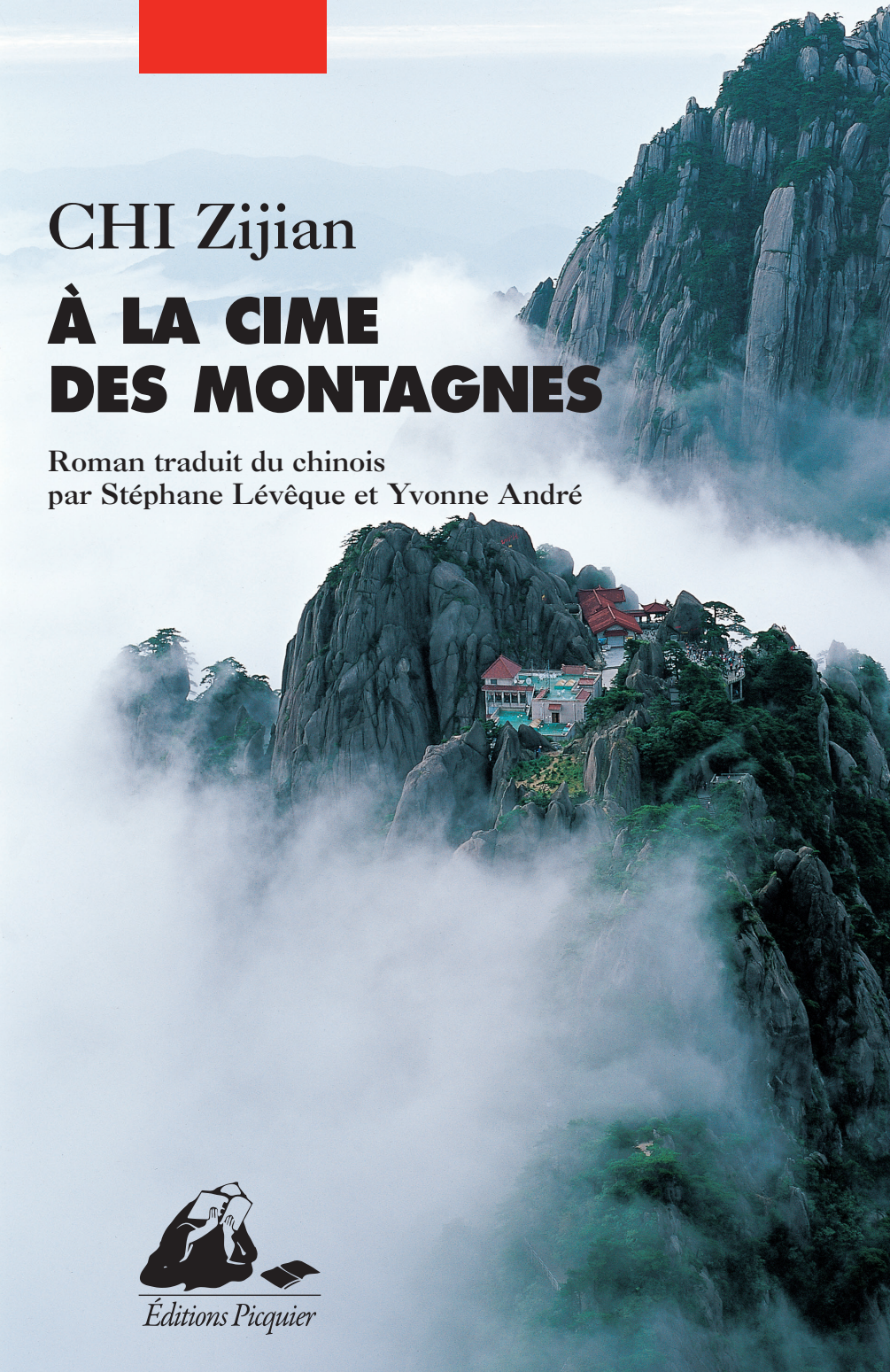


A photograph of a misty mountain landscape. In the foreground, a large, dark, jagged rock formation rises from a sea of white mist. On top of this rock, there is a small complex of traditional Chinese buildings with red roofs and white walls. The background shows more distant, misty mountain ranges under a pale sky. A solid red rectangle is positioned in the top left corner of the image.

CHI Zijian

À LA CIME DES MONTAGNES

Roman traduit du chinois
par Stéphane Lévêque et Yvonne André



Éditions Picquier

CHI Zijian

À LA CIME DES MONTAGNES

Roman traduit du chinois
par Yvonne André et Stéphane Lévêque



Éditions Picquier

Ouvrage publié sous la direction de
CHEN FENG

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Toutes les nuits du monde
Bonsoir, la rose
Le Dernier Quartier de lune

Titre original : *Qun Shan Zhi Dian*

© 2015, Chi Zijian

© 2019, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

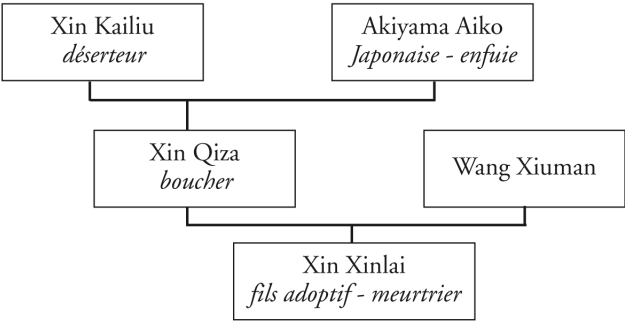
En couverture : © Photographie de Zhang Jianping, *De pierre et d'encre*,
Editions Philippe Picquier, 2009.

Mise en page : Christiane Canezza - Marseille

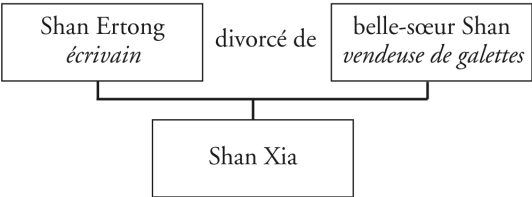
ISBN : 978-2-8097-1094-3

PRINCIPAUX PERSONNAGES

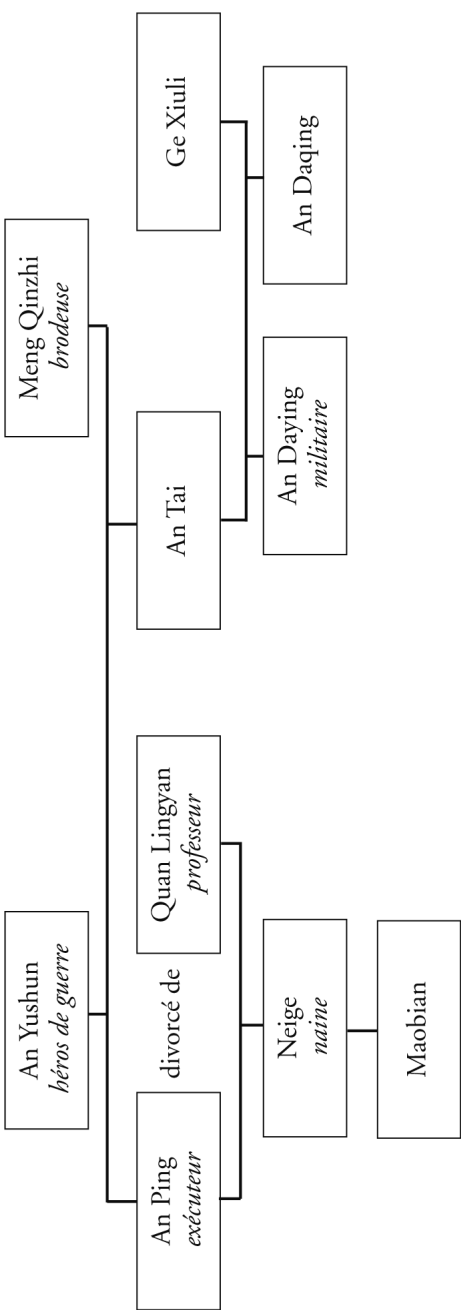
Famille XIN



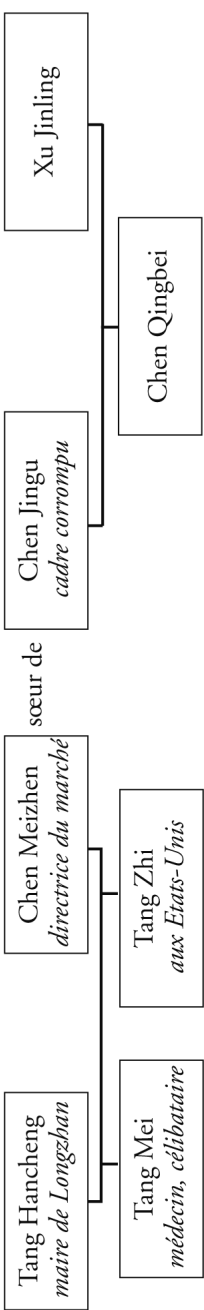
Famille SHAN



Famille AN



Famille TANG



PERSONNAGES SECONDAIRES APPARAISSANT PLUSIEURS FOIS

Chen Yuan : amie handicapée recueillie par Tang Mei.

Li Suzhen : embaumeuse ; mari grabataire ; maîtresse d'An Ping.

Lao Wei : vendeur de tofu ; amoureux de Hao Baixiang.

Hao Baixiang : fabricante de tofu ; décédée.

Wang Qingshan : ancien bûcheron ; veuf de Hao Baixiang.

Fumée : deuxième épouse de Wang Qingshan, mère de Lin Dahua.

Da Xu : sous-chef de la brigade d'exécuteurs.

Xiao Jiang : jeune membre de la brigade d'exécuteurs.

Liu Xiaohong : patronne de l'auberge du Soleil rouge.

Qu Chengye : mari infidèle de Liu Xiaohong.

Ge Xibao : cuisinier du Soleil rouge ; veuf.

Petit Trésor : fils de Ge Xibao ; adopté par Liu Xiaohong.

Lin Dahua : serveuse à l'auberge ; fille de Fumée.

Commandant Wang : commandant du régiment local ;
amant de Tang Mei.

Jin Suxiu : patronne d'une huilerie ; divorcée de Li Laiqing
éleveur de moutons.

Xu Dafa : éleveur de moutons ; victime du tricheur Li
Laiqing.

Le sabre tueur de chevaux

Quand les bêtes apercevaient Xin Qiza, le boucher du bourg de Longzhan, elles savaient bien qu'elles ne veraient pas le soleil se coucher ; elles prenaient peur, bien que l'objet coincé à sa ceinture ne fût pas un couteau, mais sa pipe préférée.

Par beau temps, hiver comme été, Xin Qiza n'avait pas besoin d'allumettes pour fumer. Dans ses poches de pantalon, il gardait d'un côté une lentille convexe et de l'autre un paquet d'écorce de bouleau. Quand il voulait allumer sa pipe, il commençait par sortir sa lentille qu'il tournait vers le soleil pour faire converger les rayons, comme la foule accourt au marché, de façon à produire une étincelle ; puis il prenait dans son autre poche un morceau d'écorce de bouleau, fin comme une feuille de papier, qu'il approchait de la lentille pour l'enflammer et allumer ainsi sa pipe. Bien sûr, il n'était pas très facile de prendre le feu du ciel ; au grand soleil d'été, la lentille dérobaît le feu en un clin d'œil, mais au cœur de l'hiver, quand la bise soufflait, le soleil manquait de vigueur et le feu se faisait longtemps attendre. Pourtant, Xin Qiza ne s'impatiait pas : il disait qu'une pipe allumée au feu du soleil avait une saveur particulière et que ça

valait bien la peine d'attendre. Cette lentille qu'il avait toujours sur lui était un vrai valet de ferme corvéable à merci, toujours à ses ordres.

En plus de sa pipe et de sa lentille, Xin Qiza possédait un jeu de couteaux auxquels il tenait ; c'étaient les outils de travail qui lui permettaient de gagner sa vie. Comment aurait-il pu ne pas les aimer ? Il les aimait autant que les animaux les haïssaient. Il était boucher à Longzhan depuis plusieurs dizaines d'années, et l'odeur du sang dont il était imprégné était, pour les bêtes au flair subtil, comme une rivière de mort qui coulait en secret, odeur qui ne leur était que trop familière. C'est pourquoi, lorsqu'il se rendait au bord de la rivière, les vaches et les moutons qui brouaient sur la rive levaient les sabots pour s'éloigner aussitôt, même si l'herbe y était grasse à souhait ; quand il passait dans les rues et les ruelles, les cochons qui se chauffaient au soleil rampaient à plat ventre, tout tremblants ; certains pissaient même sous eux ; quand les chiens des voisins le croisaient, s'ils ne filaient pas, tête basse, chercher protection près de leur maître, ils s'approchaient pour s'attirer ses faveurs et lui léchaient les souliers, comme pour obtenir la vie sauve. Xin Qiza ne mettait pas de chaussures en cuir, mais s'il en avait porté, il n'aurait pas eu besoin de les broser.

Il ne tuait ni ne mangeait de volailles. Il disait que c'étaient des créatures débiles et sans force ; y porter la main ou la dent eût été trop cruel, c'est pourquoi les poulets, canards et oies de Longzhan ne faisaient pas cas de lui. Quand les poules le voyaient, elles continuaient à déambuler à leur rythme ; les canards osaient même le côtoyer en battant des ailes ; quant aux oies, telles des princesses, si elles remarquaient quelque déchet de

viande accroché à son pantalon quand elles cherchaient leur pitance, elles n'hésitaient pas à tendre leur long cou pour s'en emparer et le manger.

Xin Qiza avait une batterie de couteaux de boucher : pour saigner les cochons, tuer les vaches, sacrifier les moutons, couteau à désosser, couteau à racler les poils, couteau à découper les quartiers de bœuf, de différentes formes et de toutes tailles, parfaitement affûtés. Il les chérissait, c'était toujours lui qui les aiguisait. Sa longue pierre grise à aiguiser était installée à l'angle nord-ouest de l'abattoir, comme une énorme pierre à encre. Quand il affûtait ses couteaux, il plaçait un petit banc repose-pieds sur la pierre et s'installait dessus à califourchon, tel un dresseur de cheval.

Ces couteaux de fabrication artisanale sortaient tous des mains de Wang le forgeron. Wang était toujours en vie mais il y avait longtemps que sa forge était éteinte. Avaient disparu en même temps qu'elle la coopérative d'approvisionnement et de vente, de même que le système de rétribution en nature, la boutique de céréales, celle du cardeur de coton et celle du réparateur de faïence et de porcelaine. Tous ces commerces avaient assuré la célébrité du bourg de Longzhan trente ans plus tôt.

Il fallait que ses couteaux mangent et boivent, et qu'ils dorment, avait coutume de dire Xin Qiza. Que mangeaient-ils ? D'après lui, ils préféraient la graisse des animaux, qui les rendait encore plus tranchants ; mais s'ils restaient longtemps inutilisés, la faim les faisait rouiller. Quand les couteaux dormaient, il leur fallait, comme pour les hommes, une couverture légère pour les protéger de l'humidité tout en les laissant respirer, sans quoi ils auraient étouffé. Quand il s'était servi de

ses couteaux, après les avoir nettoyés, il les alignait sur la table en bois de pin sous la fenêtre sud de son petit abattoir et les recouvrait d'une toile blanche graisseuse. Le clair de lune entrant par la fenêtre éclairait les lames à travers le linge blanc, et aux yeux de Xin Qiza, la lune était un lubrifiant de choix pour ses couteaux.

Il y avait deux couteaux auxquels Xin Qiza n'avait pas touché ces dernières années. L'un était le couteau pour saigner les porcs, long de sept pouces, et l'autre était le sabre tueur de chevaux. Au début, quand il tuait un cochon de quatre-vingts à cent livres, il maniait adroitement son couteau de sept pouces. Par la suite, malgré l'élevage biologique, il y avait dans la nourriture du commerce toutes sortes d'additifs et un cochon pouvait atteindre au minimum deux cents livres ; pour le tuer, un couteau de sept pouces n'était clairement pas assez long. Pour faire forger un couteau de neuf pouces, il n'avait pas regardé à la dépense : il avait offert à Wang le forgeron une caisse d'alcool de sorgho pour qu'il rouvre sa forge abandonnée et relance le fourneau. Les forces du forgeron déclinaient et il haletait comme un bœuf en manœuvrant le soufflet. Quand il martela sur l'enclume la lame rougie au feu, son bras qui levait le marteau tremblait comme un arbre dans la tempête. Par chance, il n'avait rien perdu de son talent, il maîtrisait parfaitement la trempe du métal et le retour au feu, si bien que ce couteau de neuf pouces parfait d'épaisseur et de forme, brillait comme neige, avec une pointe et une courbe du tranchant incomparables. Cela ajouta une page à la gloire du forgeron. Quand Xin Qiza eut la lame en main, il y incrusta un manche de chêne et demanda à Dame Brodeuse de le graver.

Toutes les gravures des manches de couteau, prévues pour qu'ils ne glissent pas dans la main, étaient l'œuvre de Brodeuse, et naturellement le couteau de neuf pouces ne pouvait y faire exception. Pour ce faire, il offrit à Brodeuse deux livres de viande séchée de sa fabrication et un paquet de thé au jasmin. Sa viande séchée était excellente, mais connue pour être coriace. Malgré son âge, Brodeuse avait les dents d'un brave qui s'élance à l'assaut ; elle pouvait la mâcher. Elle ne profita pas de ces cadeaux sans contrepartie, car elle grava sur le manche deux aigles en vol. Les ailes robustes des rapaces ajoutèrent au manche des veines à la fois fines et profondes, belles et résistantes. Quand le couteau de neuf pouces vit le jour, celui de sept pouces resta aligné avec les autres sur la table, mais il cessa de servir.

L'autre lame inutilisée était le sabre tueur de chevaux. Il n'était pas dans l'abattoir, mais accroché au mur de la salle dans la maison de Xin Qiza. Dans l'ancien temps, disait Wang le forgeron, c'était l'arme des fantassins et des cavaliers, une arme faite pour tuer les hommes mais, malgré son nom, pas les chevaux. C'est pourquoi, lorsque Xin Qiza lui avait demandé de lui forger ce sabre, il s'y était refusé en disant que l'arme attirerait le mauvais sort. Mais il n'avait pas réussi à dissuader le boucher qui revenait toujours à la charge ; à force de banquets, Wang finit par consentir à lui forger le sabre. Il avait la forme d'une épée, large d'un empan et long d'un mètre, et sur sa poignée en frêne étaient gravés des prodiges célestes, éclairs et arcs-en-ciel. Pour en tester le tranchant, Xin Qiza et le forgeron l'avaient emporté dans la forêt pour décapiter un buisson de tamaris de printemps. Le temps de brandir et d'abattre l'arme, le buisson fut fauché net à mi-hauteur et se déploya sur

le sol, tels les nuages roses du couchant. Xin Qiza polit la lame qui étincela comme neige et suspendit le sabre chez lui au mur de la salle. Ce mur s'en trouva illuminé comme par un clair de lune éternel. Il disait que tous ses couteaux étaient tachés de sang, mais qu'il voulait en posséder un d'une parfaite propreté, sans quoi il n'aurait pas dormi tranquille.

Ce sabre n'avait jamais connu le sang; toutes ces années, il n'avait décimé que des tamaris ou des joncs. Sa lame exhalait une fraîche odeur de plantes, comme un flacon de parfum suspendu dans la maison. Cependant, depuis que Xin Kailiu, le père de Xin Qiza, avait raconté qu'il avait vu un serpent blanc dans la montagne, la femme de Xin Qiza s'opposait à ce qu'il sorte avec le sabre. Elle disait que le serpent blanc était un Immortel ayant atteint le Tao, et que si jamais on le blessait, les Esprits les puniraient et le malheur s'abattrait sur la famille.

Xin Qiza n'aimait pas son père, qui passait aux yeux des habitants de Longzhan pour un froussard craignant la mort et un misérable fabulateur. En revanche, il aimait sa femme, de six ans son aînée, qui n'avait pas la vie facile, toujours à s'inquiéter pour sa famille, son mari et son beau-père. Elle n'avait guère de joies dans la vie, c'est pourquoi il l'écoutait en toutes choses. Comme il ne voulait pas la contrarier, le sabre resta accroché sur l'étagère. Les nuits de lune, quand il se levait et traversait la salle, il ne manquait jamais de le regarder. Le clair de lune qui cheminait sur la lame semblait l'enflammer. Il avait tenté d'en approcher sa pipe, dans l'espoir de l'alumer, mais la lune reflétée sur le sabre avec des grâces de danseuse, ne voulait pas semer le feu et ne s'intéressait pas à lui. Le sabre dont la blancheur se dissimulait

dans la rivière du temps ne blessa jamais le serpent blanc dont Xin Kailiu avait parlé, mais au moment de la fonte des neiges, il fut cause d'un grand malheur !

Tout a commencé lorsque Xin Xinlai, fils adoptif de Xin Qiza est sorti de prison.

Mais avant de parler de Xin Xinlai, on ne peut taire l'histoire compliquée de la famille Xin.

Le nom officiel de Xin Kailiu, tel qu'il apparaissait sur son livret de famille et sa carte d'identité, était Xin Yongku. Il était né dans les années vingt du siècle dernier à Xiaoshan dans la province du Zhejiang, et à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il avait toujours bon pied bon œil. L'été, il récoltait des plantes médicinales, l'hiver, il fabriquait du charbon de bois. Il avait toujours bon appétit et il était le doyen des habitants de Longzhan. Sur son histoire, il avait une version différente de celle colportée par les villageois. Dans sa jeunesse, il s'était engagé dans l'Armée unie de résistance antijaponaise du Nord-Est. Ce qui aurait dû être une page glorieuse de son existence était un nuage sombre qui l'avait poursuivi jusqu'à ce jour. Le bruit courait qu'il avait déserté. Il s'en était toujours défendu et se présentait comme un combattant injustement diffamé. Les autres étaient convaincus qu'il avait déserté pour une raison simple : au moment où le Nord-Est avait recouvré son indépendance, il avait épousé une Japonaise. Voilà pourquoi les gens le dénigraient, et leur mépris rejaillissait sur son fils, Xin Qiza. Personne ne l'appelait Xin Yongku, tout le monde l'appelait Xin Kailiu, car dans le dialecte local, *kailiu* signifie « s'enfuir ».

Xin Qiza ne se souvenait guère de sa mère dont on avait perdu la trace lorsqu'il avait six ans. Son plus vif souvenir, c'était son visage blanc, son long cou et son

chignon haut perché sur la tête. L'été, elle se protégeait du soleil avec une ombrelle en papier huilé décorée de fleurs de chrysanthèmes ; l'hiver, quand il neigeait, elle aimait se blottir près du feu et dessinait sur un cahier de papier jauni tout en fredonnant un air triste.

Avec sa mère japonaise et son père déserteur, Xin Qiza avait été en butte aux moqueries toute son enfance, et il en avait conçu de la haine envers ses parents. Devenu adulte, quand il avait songé au mariage, il avait posé une seule condition à l'entremetteuse : que la femme ne veuille pas d'enfant, car il ne voulait pas transmettre un sang impur à ses descendants.

La marieuse s'était épuisée en recherches, sans parvenir à trouver une femme qui ne voulait pas procréer. Pourtant le souhait de Xin Qiza s'était largement diffusé dans les villages alentour, et tout le monde admirait son courage.

Il avait vingt-six ans lorsqu'un soir, une fille se présenta à sa porte avec son balluchon.

C'était une grande perche avec deux tresses, un long visage, des sourcils clairsemés, des yeux tombants, un nez épaté et de grosses lèvres rouges. Dans son visage couvert de poussière, seuls les yeux étaient clairs ; son corps exhalait une odeur âcre.

Elle déclara à Xin Qiza qu'elle s'appelait Wang Xiuman, venait de Changlin, était âgée de trente-deux ans ; laide et sans travail, de famille pauvre, elle n'avait pas trouvé à se marier. Quand elle avait appris que Xin Qiza ne voulait pas d'enfant, elle était allée au dispensaire, à l'insu de ses parents, se faire ligaturer les trompes. Aussitôt remise de l'intervention, voyant sur l'almanach que le jour était faste pour un mariage et qu'il faisait beau, elle était accourue. Xin Qiza comprit

que l'âcre odeur venait de la sueur qui avait imprégné ses vêtements tout au long du chemin. En effet, pour venir à pied de Changlin à Longzhan, il fallait presque une journée.

Sans attendre sa réponse, Xiuman posa son balluchon et alla chercher du bois pour allumer le feu. Il y avait dans la cour deux bouleaux blancs dont les feuilles étaient tombées cet automne. Pour faire prendre le feu, elle ne se servit pas d'écorce de bouleau, mais de feuilles dorées qui jonchaient le sol. Ainsi, dit-elle, économisait-on l'écorce de bouleau tout en nettoyant la cour. Quand les flammes pétillèrent dans le foyer, elle demanda à Xin Qiza ce qu'il voulait manger. Il alla dans la resserre puiser deux bols de farine et lui apporta la cuvette qui servait à pétrir la pâte en disant qu'elle pouvait aussi bien faire des galettes aux pousses d'oignons que des nouilles, suivant ce qu'elle réussissait le mieux. Elle mit un tablier, pétrit la pâte, posa la planche au bord du *kang* dans la chambre, puis elle prit le rouleau pour étendre la pâte et faire les nouilles. Tandis qu'elle maniait le rouleau, ses deux nattes dansaient sur ses épaules en un réjouissant spectacle. Dans la casserole, les nouilles longues, larges et régulières embaumaient et leur mettaient l'eau à la bouche, car elle avait ajouté quelques gouttes d'huile et du chou dans le bouillon de cuisson. Accroupis tous les deux près du foyer, ils en avalèrent un plein bol, à grand renfort de glouglous. Après le repas, la vaisselle terminée, il faisait nuit noire. Lâchant un rot satisfait, Xiuman remplit une cuvette d'eau claire, se débarbouilla, sortit de son balluchon une veste fleurie rouge cerise, l'enfila, puis murmura : « Veux-tu d'une femme comme moi ? » Emu aux larmes, sans prendre le temps d'acquiescer, il la prit dans ses bras et la porta jusqu'à la chaleur du *kang*.

Le lendemain matin, sa toilette terminée, Xiuman dit à Xin Qiza :

« Hier soir, tu m'as dépucelée, je suis ta femme pour la vie ! Il faudra aller informer mes parents, prendre mon carnet de résidence et faire enregistrer notre mariage pour vivre en toute légalité. »

Xin Qiza, qui avait goûté à la douceur de posséder une femme, consentit de bon cœur. Xiuman ajouta : « Tout le monde dit que ton père est un déserteur, que tu le méprises, mais il est vieux et nous sommes jeunes, il faut que j'aille l'appeler respectueusement père. »

L'idée ne lui plaisait guère, mais il l'emmena dans l'arrière-cour où habitait son père.

Quand ils entrèrent, Xin Kailiu était en train de préparer de la bouillie de maïs. Levant la tête, il vit son fils accompagné d'une femme et comprit. Ces dernières années, pour s'acquitter de ses obligations alimentaires, lorsque Xin Qiza lui apportait nourriture et fournitures diverses, il les posait devant sa porte ou les jetait dans la cour. Quand le chien de son père entendait du bruit, il entrait prévenir son maître comme un serviteur pour qu'il aille récupérer ce que son fils lui apportait.

Quand il fut devant son père, Xin Qiza lui annonça de but en blanc, sans un mot de politesse :

« Cette jeune fille s'appelle Wang Xiuman, elle vient de Changlin, elle s'est fait stériliser pour moi, je dois l'épouser, je viens t'avertir. »

Xiuman, émue par le visage émacié, les cheveux blancs et le regard morne de son beau-père, le salua d'un « père ». Xin Kailiu renifla sans rien dire. En revanche, le chien noir qui se chauffait, blotti près du foyer, s'empressa de se lever, il agita la queue devant Xiuman et lança deux jappements. Xin Kailiu baissa la tête, remua

vigoureusement la bouillie avec la cuillère, soupira, la tapa plusieurs fois sur le bord de la casserole, puis il releva la tête pour observer sa bru. Il la trouva maigre comme un clou, souffreteuse, avec des traits ingrats et fut pris de pitié pour son fils ; et à l'idée qu'elle ne pourrait enfanter, sa main qui tenait la cuillère fut agitée d'un tremblement. Xiuman ne se formalisa pas de la froideur de l'accueil. A l'instant où la cuillère échappa à la main tremblante du vieil homme, elle se précipita pour la rattraper, montrant ainsi qu'elle était prête à tenir le ménage de la famille Xin.

Xin Kailiu comprit qu'il devait l'accepter pour belle-fille, il ne pouvait faire autrement. Faisant grise mine, il sortit de son coffre trois cents yuans et des tickets pour sept mètres de coton qu'il lui tendit pour qu'elle se fasse faire un ensemble et s'achète une montre. Il avait gagné cet argent en travaillant aux fours à charbon de bois dans la montagne.

Voyant le visage de Xin Qiza se fermer, elle comprit que si elle acceptait l'argent de son beau-père, l'orage allait éclater et s'abattre sur elle. Elle se hâta de dire qu'elle avait cousu elle-même ses vêtements de noce et qu'avec le soleil et la lune, ces deux horloges célestes, elle n'avait pas besoin de montre, et elle refusa poliment.

La suite prouva qu'elle avait bien fait.

A peine furent-ils sortis de chez son père que Xin Qiza lui dit en tapant du pied : « Si tu avais accepté son argent et ses tickets, je t'aurais coupé la main ! »

Wang Xiuman fut si effrayée qu'elle cacha ses mains dans ses manches.

« Il n'y a pas que le soleil et la lune pour donner l'heure, ajouta Xin Qiza, les animaux aussi le font. Le matin, le coq annonce l'aube, à midi c'est le braiement

de l'âne et le soir est annoncé par les meuglements et les bêlements des bêtes rentrant dans les enclos. Il suffit de les écouter pour savoir quelle heure il est. »

Xiuman se hâta d'opiner en disant que soleil et lune étaient les montres célestes et les animaux des montres terrestres. Elle s'en souviendrait.

En partageant la vie de Xin Qiza, Xiuman découvrit que lui aussi était réglé comme une montre. Hiver comme été, il se levait à six heures du matin. Une fois debout, sans même faire sa toilette, il commençait par fumer une pipe en silence devant la fenêtre. Il cultivait lui-même son tabac auquel il ajoutait de la poudre de pavot pour le parfumer. A six heures en hiver, il faisait encore nuit, et quand Xiuman s'éveillait, elle sentait vaguement cette odeur étrange. Elle ne distinguait pas le visage de son mari et, dans son demi-sommeil, elle se figura plus d'une fois que ce parfum venait du ciel. Xin Qiza déjeunait à midi juste. A cette heure-là, son estomac se mettait à gargouiller comme le balancier d'une horloge qui sonne l'heure. Quand il avait travaillé toute la journée, il aimait prendre un bain de pieds chaud, toujours à neuf heures du soir. Aussi ces trois activités, la pipe du matin, le déjeuner de midi et le bain de pieds du soir, rythmaient-elles les journées de Xiuman.

Après leur mariage, Xin Qiza conserva ses deux occupations, son métier de boucher et la culture du tabac pour la vente. Xiuman alla travailler à la brigade de production pour gagner des points-travail. Avec ses parents malades et six frères et sœurs plus jeunes, tout l'argent qui lui revenait lors de la répartition de fin d'année servait à aider sa famille. Mais cela ne suffisait pas et Xin Qiza devait l'aider à assurer leur subsistance. Dès

qu'ils étaient un peu à l'aise, Xiuman rendait visite à sa famille. A l'aller, chargée de paquets grands et petits, un sac de céréales sur l'épaule, portant à la main viande de porc, sucre et légumes séchés, elle était toute guillerette. Mais au retour, elle avait les mains vides et l'air épuisé d'un voyageur détrossé par les bandits. Non seulement elle donnait à sa famille argent et nourriture, mais aussi toute son énergie. Chaque fois qu'elle retournait voir ses parents, elle travaillait comme une bête.

Jamais son mari ne lui avait reproché de prendre soin de sa famille. Il la comprenait, la soutenait et ne l'en aimait que davantage. Mais il l'accompagnait rarement à Changlin, et les rares fois où il y était allé, il en avait été un peu chiffonné. Ses beaux-parents le prenaient pour un bourreau; ils lui battaient froid, le haïssaient et le craignaient. Ils lui gardaient rancune du fait que leur fille s'était fait stériliser pour lui et le lui faisaient bien sentir.

Les deux ans qui suivirent leur mariage, Xiuman ne dit rien mais ses yeux parlaient pour elle. Quand elle croisait des enfants en chemin, elle cherchait à les prendre dans ses bras. Lorsqu'une femme vient d'avoir un enfant, elle accroche une étoffe rouge au linteau de la porte. Si Xiuman passait devant une de ces maisons, elle restait plantée là sans pouvoir s'en aller. Cette étoffe rouge était à l'évidence une flamme de vie et elle en rêvait! Enfin, un jour, elle demanda à Xin Qiza s'ils ne pourraient pas adopter un enfant. Sinon, quand ils partiraient, il n'y aurait pas de descendant pour briser contre terre la cuvette ou brûler la monnaie de papier des funérailles. Xin Qiza réfléchit longuement et, vers minuit, il réveilla Xiuman pour lui dire :

« Ce serait bien d'avoir un enfant à la maison. J'aurais quelqu'un pour me gratouiller le dos quand il me démange. D'accord pour l'adoption ! Mais pas un enfant d'ici, pour éviter qu'à l'âge adulte, apprenant ses origines, il ne retourne vers ses parents biologiques. Nous nous serions donné du mal pour l'élever et nous serions attachés à lui pour rien. »

Xiuman crut rêver en entendant ces paroles. Elle alluma la bougie et la tourna vers son mari :

« C'est toi qui viens de dire ça ?

— Qui veux-tu que ce soit, un revenant ? »

Xiuman souffla la bougie, elle se dévêtit, se glissa sous la couette de son mari et lui offrit le plus beau remerciement qu'une femme puisse donner à un homme.

C'est ainsi que Xin Xinlai arriva dans la famille.

D'où venait-il ? Même son père adoptif l'ignorait. Pendant plusieurs années, Xiuman s'absenta fréquemment pour trouver à adopter un enfant selon leur désir. Le bébé avec lequel elle revint enfin d'un voyage épuisant avait l'air d'un chaton malingre : à un mois, il ne pesait que sept livres. Elle expliqua à son mari que la mère était une jeune instruite de Shanghai qui avait eu l'enfant avec un paysan et qu'elle l'avait abandonné pour pouvoir retourner en ville. Quant au père, on ignorait qui c'était. Elle précisa que les parents du petit ne voudraient jamais le reconnaître. Xin Qiza fut soulagé d'apprendre que les origines de l'enfant ne seraient pas source d'ennuis.

Ils s'occupèrent de lui comme s'ils l'avaient mis au monde. Ils le choyaient de mille façons ; les meilleurs plats et les plus beaux vêtements étaient pour lui.

Xiuman le gâtait trop, il était toujours dans ses bras, si bien qu'à deux ans, il ne marchait pas encore. Dès

l'enfance, il fut fragile et maladif; Xiuman l'emmenait au dispensaire pour des piqûres de fortifiant plusieurs fois par an. Il était bien plus chétif que les enfants de son âge. A l'école, il était malmené par ses camarades et Xiuman lui fit interrompre sa scolarité à trois reprises. Il lui fallut neuf ans au lieu de six pour terminer l'école primaire. Les injures qu'on lui lançait pendant les bagarres lui apprirent que ses parents n'étaient pas ses vrais parents. Dès lors, il devint renfermé et se mit à avoir un comportement bizarre. Quand son père lui demandait de lui gratter le dos, il n'y allait pas de main morte et le griffait jusqu'au sang, le faisant grincer des dents de douleur, si bien qu'il n'osait plus lui demander ce service. Un jour où sa mère l'avait envoyé chercher de la sauce de soja, il vida la bouteille dans le puits, rendant l'eau trouble imbuvable pour les voisins qui accusèrent la famille Xin d'avoir un mauvais fils. En le voyant agir ainsi, ils ne lui confièrent plus la moindre tâche. A seize ans, à la fin de l'école primaire, il jeta livres et cahiers aux ordures, sous prétexte que seuls les diables étudiaient, et fit ses adieux définitifs aux études.

Xinlai devint le plus oisif des habitants de Longzhan, il ne songeait qu'à manger et s'amuser. Son père désespéré dit à sa mère :

« Vu sa conduite, quand nous disparaîtrons, il sera sûrement trop paresseux pour accomplir les rites funéraires! »

Xiuman, incapable d'exprimer son amertume, ne savait que pleurer, disant qu'ils avaient dû contracter une dette à son égard dans une autre vie et que c'était pourquoi eux, ses parents, devaient être ses esclaves.

Non seulement il ne faisait rien, mais il était plein de rancune. Il reprochait à Xin Qiza d'être boucher et de

répandre de mauvaises odeurs dans la maison. Les plats de Xiuman, trop salés, lui irritaient la gorge. Il se plaignait de n'avoir pas été bien nourri dans son enfance, de n'être pas assez grand ; or il mesurait plus d'un mètre soixante-dix, ce qui est une taille acceptable. Il se plaignait aussi d'être laid, d'avoir un visage plat comme une galette, des yeux si petits qu'ils étaient inexistantes, une vilaine bouche en groin de cochon et un nez aussi tordu que le chambranle d'une porte mal entretenue. Quand il exposait ces griefs, Xin Qiza ne s'embarrassait pas de politesses.

« Ton physique disgracieux, ce n'est pas de ma faute. Le responsable, c'est ton père par le sang. Cette mauvaise graine, c'est lui qui l'a semée ! »

Xin Xinlai aurait voulu retrouver ses parents biologiques mais ils étaient aussi invisibles qu'un arc-en-ciel d'antan, disparu depuis longtemps. La seule chose que Xiuman lui avait apprise, c'était que sa mère vivait à Shanghai, elle ne savait rien de plus. Pour Xinlai, l'adoption l'avait arraché à un nid doré pour le jeter dans une chaumière ! Dans son esprit, son père devait être une personnalité, fonctionnaire ou commerçant ; sa mère, une femme élégante et heureuse, une dame riche du Bund de Shanghai. Ce jeune seigneur abandonné aurait dû vivre dans le luxe. Quand il était de mauvaise humeur, il criait qu'il allait partir pour Shanghai chercher ses parents et harcelait Xiuman pour qu'elle lui révèle leur adresse. Comme elle n'avait pas de réponse, il se vengeait sur la vaisselle, jetant les bols par terre, brisant les casseroles, cassant les baguettes ; c'était un vrai démon dans la cuisine. Affligé, Xin Qiza exhortait sa femme à dire à Xinlai tout ce qu'elle savait, pour que ce vaurien retourne d'où il venait. Mais Xiuman ignorait qui étaient ses parents.

Xinlai n'avait que mépris pour Longzhan, ce trou encore plus petit que le cul d'une poule qui n'aurait jamais dû exister. Il le quitta à dix-neuf ans pour aller courir le monde, animé de grandes ambitions. Mais son allure, lorsqu'il revenait chaque année, ne montrait pas de signes de réussite. Habillé comme toujours de vêtements tape-à-l'œil et bon marché, il portait au poignet une imitation de montre en or et un sac de voyage en similicuir ; sa conversation était toujours aussi superficielle ; on ne voyait aucun changement notable, ni en lui ni sur lui. Il avait cependant employé les grands moyens pour changer de look : il s'était fait décolorer les cheveux en blond, arracher les dents jaunies par les antibiotiques et poser des dents en émail d'un blanc éclatant ; il s'était aussi fait refaire son nez tordu. Reste que cela ne lui avait pas apporté plus de considération. A l'âge de vingt et un ans, il fut condamné à trois ans de prison pour avoir cultivé des pavots à opium dans la montagne et pour trafic de drogue. A sa sortie, il s'assagit pour un temps ; il travaillait dans un atelier de fabrication de baguettes de neuf heures du matin à cinq heures du soir. Mais cela ne dura pas : au bout d'un an et demi, il se plaignit que le tri des baguettes lui donnait des vertiges et abandonna son travail. Il fut absent plus d'un an, puis à nouveau condamné à la prison pour avoir fumé en montagne et déclenché un incendie de forêt ; il retrouva pour trois ans l'ordinaire de la prison.

Il sortit de cabane pour la deuxième fois au printemps, quand les arbres emprisonnés par l'hiver, enfin libérés par le vent printanier, se couvraient de verdure toute neuve. Rentré à Longzhan, il déclara à son père nourricier qu'il avait été victime d'une erreur judiciaire, que le monde extérieur ne valait rien et qu'il voulait

rester à Longzhan pour y prospérer. Xin Qiza se figura que le fils prodigue s'était amendé; il lui alluma une cigarette au feu du soleil.

« Tu fais bien, mon petit, lui dit-il. On peut faire son trou partout. Apprends donc à tuer les cochons avec moi. »

Ces dernières années, grâce au bio, la vie des habitants de Longzhan s'était améliorée. Comme Xin Qiza tuait de façon traditionnelle, son petit abattoir avait bénéficié du label « boucherie bio » et son commerce était florissant. Xinlai approchait la trentaine; sans compétence particulière, comme il n'avait pas d'autre débouché, il se résigna à apprendre le métier de boucher. Après leur journée de travail, père et fils se retrouvaient autour de la table pour boire un verre dans la soirée. Dès qu'il avait bu, Xinlai se lamentait sur l'injustice de ses deux peines de prison. La culture de l'opium était interdite, c'est vrai, mais les capsules qu'il vendait aux cabarets et aux auberges, ils s'en servaient comme ingrédient pour les fondues et les ragoûts, et tout le monde faisait cela en douce. Pourquoi donc les usagers n'avaient-ils pas été condamnés, alors que lui on l'avait mis en prison? Dans sa jeunesse, son père avait lui aussi cultivé l'opium, et en plus de le fumer, à l'automne, il en extrayait le latex pour soigner la toux ou les coliques. Même maintenant que c'était interdit par le gouvernement, il en plantait en cachette quelques pieds dans les massifs de fleurs du jardin. De toute façon, les pavots fanent vite et personne ne les remarquait parmi les autres floraisons roses et mauves. Quand le pavot était mûr, il réduisait en poudre la capsule et les graines pour les mélanger à son tabac. Aussi se montrait-il compréhensif envers son fils pour cette condamnation. Quant à la deuxième, d'après

Xinlai, il ne fumait pas dans la forêt et n'était donc pas responsable de l'incendie. Son père lui demanda pourquoi il avait reconnu sa culpabilité. Plein d'amertume, il expliqua :

« Ces types-là, ils me rouaient de coups pendant les interrogatoires et ils m'empêchaient de dormir. Ils ne me donnaient à manger qu'une fois par jour ; j'avais l'estomac dans les talons, j'étais mort de faim. Qui peut supporter ça ? J'ai fini par avouer pour dormir tout mon saoul, avoir trois repas par jour et ne plus être battu. D'ailleurs, ce que je mangeais quand j'étais libre n'était guère meilleur que ce qu'on nous donnait en prison. »

Xin Qiza ne croyait pas plus les déclarations de Xinlai que celles de son père jurant qu'il n'était pas déserteur.

Il n'y avait pas deux mois qu'il travaillait avec son père lorsque Xinlai en eut assez et se prépara à quitter Longzhan. Le jour où il allait se mettre en route, son sac sur le dos, sa mère lavait des boyaux de porc, assise sous le bouleau dans la cour. Xinlai lui annonça que, cette fois, il partait pour Shanghai. Il lui demanda le nom de sa mère, dans l'intention de faire paraître un avis de recherche dans un journal local. Sans lever la tête, Xiuman continua sa tâche. Furieux, Xinlai alla dans la salle décrocher le sabre et se fit menaçant.

« T'en as marre de vivre ?

— Ce sabre n'a jamais tué d'animal, fit Xiuman ulcérée en relevant la tête, il n'a tranché que des tamaris et de l'herbe. Mourir sous sa lame, ce serait connaître le même sort que les plantes, une mort en beauté ! Hélas ! Tu es de la mauvaise graine, tu n'as rien dans le ventre ! »

A ces mots, Xinlai enragé leva l'arme sur elle avec un hurlement. Ce sabre, inutilisé pendant des années, avait

un tranchant sans pareil. Dans un affreux craquement, la tête de Xiuman fut séparée de son corps. A l'instant où sa pauvre tête roula à terre, elle cherchait encore à se tourner vers Xinlai pour un dernier regard.

Son crime commis, Xinlai tremblait de tous ses membres sous le brûlant soleil de l'après-midi. Il jeta le sabre, alla chercher dans la maison une taie d'oreiller à fleurs bleues dont il couvrit la tête de sa mère adoptive, puis il se lava la figure, changea ses vêtements tachés de sang et prit dans un tiroir plus de deux mille yuans de billets en rouleaux. Il fuma une cigarette, quitta la maison, se rendit à l'atelier de sculpture de stèles où il viola la jeune Neige qu'il avait toujours convoitée, et prit la fuite.

Le viol de Neige détruisait la légende du bourg de Longzhan.

La sculptrice de stèles

Neige était la fille unique d'An Ping, l'agent de police judiciaire, lui-même fils aîné du héros An Yushun.

An Yushun était mort depuis sept ans, mais on l'honorait comme un héros, tout autant que de son vivant. Une trentaine de braves avaient été inhumés à différentes époques dans le cimetière des héros de la Révolution de Changqing où reposaient – notamment – un soldat du corps des chemins de fer qui avait trouvé la mort au cours du percement d'un tunnel au cœur des montagnes, un prospecteur trépassé lors d'une exploration forestière, un jeune instruit mort en sauvant de la noyade un enfant tombé à l'eau, un bûcheron qui avait péri en luttant contre un feu de forêt, et un policier tué tandis qu'il poursuivait un criminel. Mais la plus majestueuse de toutes ces tombes était celle d'An Yushun, située à l'entrée du cimetière. L'emplacement de cette sépulture avait été réservé pour lui avant sa mort ; autrement dit, quand il était encore ici-bas, son seul nom monopolisait la gloire du cimetière.

A l'occasion de la fête de la Pure Lumière, alors que les dernières neiges s'attardaient et qu'il soufflait encore un vent glacé, le cimetière sortait de sa torpeur hivernale.

Des unités de travail et autres organismes choisissaient tacitement de tenir ici leurs cérémonies de serment d'adhésion au Parti communiste, à la Ligue de la jeunesse ou aux Pionniers. Le cimetière des héros de la Révolution se transformait alors en une assemblée à ciel ouvert, et la tombe d'An Yushun était la place d'honneur où les officiels se tenaient en silence. Voilà pourquoi An Ping avait horreur de venir balayer la tombe de son père pour le jour des défunts. Comme sa mère, il ne supportait pas de voir l'image de son père instrumentalisée maintenant qu'il était mort, comme on l'avait fait de son vivant.

Il n'aimait pas davantage la stèle funéraire de son père érigée et payée par les autorités, ce bloc en marbre de Chine d'un mètre cinquante de haut sur quatre-vingts centimètres de large, semblable à une congère, froide et solennelle. Sur le devant de la stèle était gravé le portrait de son père ; dans une pose héroïque, l'homme se tenait droit, tête haute et torse bombé, les mains derrière le dos, avec un sourire figé et un regard d'aigle scrutant l'horizon. Alors qu'en vérité, An Yushun, amputé d'une jambe, avec son bras infirme, avait le cheveu rare et les traits émaciés, les yeux mi-clos et les lèvres tombantes. Il avait plutôt l'air d'un pauvre berger. Au dos de la stèle étaient gravés de petits caractères serrés qui racontaient par le menu ses faits d'armes, sans dire un mot de sa femme ni de ses enfants. Même les noms de tous les siens étaient passés sous silence.

En vérité, An Yushun possédait une autre pierre tombale, celle que sa petite-fille Neige lui avait sculptée. Cette pierre qui provenait de Montrocher, situé à cinq lis de Longzhan, était un cube de granit de cinquante centimètres de large. Elle avait une origine merveilleuse : l'année du décès d'An Yushun, alors que son fils cadet

An Tai revenait voir ses parents à Longzhan, des trombes d'eau s'étaient soudain abattues pendant sa traversée de Montrocher. Au milieu des éclairs et des roulements de tonnerre, une vive lumière blanche s'était élevée de la montagne et un rocher avait dévalé la pente pour venir se mettre en travers de sa route. An Tai avait écrasé la pédale du frein et attendu que la pluie se calme avant de descendre de voiture pour aller jeter un coup d'œil. Il avait découvert ce bloc de granit qui semblait découpé à la hache, une roche dure, lisse comme un miroir, striée de veines blanches à peine visibles, pareilles à une infinité de torrents. Elle était magnifique. An Tai l'avait prise pour une fleur enfantée par les éclairs et, tout joyeux, il l'avait rapportée chez ses parents.

Dès qu'il vit cette roche, An Yushun qui souffrait dans sa vieillesse de ramollissement cérébral s'exclama :

« Mon fils ! »

Et il ordonna à Brodeuse, sa femme, d'allumer le feu pour faire à manger à leur fils qu'ils n'avaient pas vu depuis des lustres.

Elle retroussa ses manches comme si de rien n'était et lui répondit :

« Bien, je vais préparer une omelette. »

Sur ces entrefaites, Neige arriva. Dès qu'elle posa les yeux sur le rocher, elle dit que c'était une stèle. A ces mots, l'ambiance joyeuse s'assombrit. Ils ignoraient à qui était destinée cette pierre et se hâtèrent de la transporter dans l'atelier de stèles de Neige.

Cet été-là, tous les membres de la famille An furent constamment sur le qui-vive : car ils avaient peur que leur nom se retrouvât gravé sur la stèle. Car si Neige gravait le nom de quelqu'un, l'intéressé savait sa vie menacée, la chose s'était maintes fois vérifiée. Xin Qiza

et Neige étaient des artisans redoutés dans tout le bourg de Longzhan. Lui était craint par les bêtes et elle par les humains. Quand il rencontrait Neige, chacun cherchait à s'attirer ses bonnes grâces. Pour la veille du Nouvel An où l'on rend hommage aux ancêtres, on n'oubliait pas de venir à son atelier pour lui souhaiter longue vie et lui offrir toutes sortes de cadeaux : volailles, poisson et porc, sucreries, thé ou fruits. Quant à Neige, elle offrait en retour des portraits des dieux de la Richesse et du Bonheur, ainsi que toutes sortes de lanternes et de bougies.

Neige ne grava pas de nom sur cette pierre mais un portrait. En le découvrant, toute la famille crut reconnaître An Yushun. A ceci près qu'à la place de la jambe estropiée de son grand-père, Neige avait sculpté un jeune cerf à la ramure fièrement dressée, et à la place du bras invalide, une bande d'oiseaux s'envolant d'un arbre. Ainsi avait-elle caché à la perfection les infirmités d'An Yushun.

Et en effet, il mourut cette année-là, en plein automne. Les autorités refusèrent pourtant d'utiliser cette stèle jugée trop rustique, trop petite ; impossible à leur avis d'y graver une épitaphe. Elle fut mise dans la cour de l'atelier de Neige où elle finit comme mangeoire pour les oiseaux. En hiver, quand la neige tombait dru et qu'ils ne trouvaient rien à becqueter dans la montagne, ils volaient jusqu'aux maisons proches où on élevait des oies pour disputer à celles-ci leur nourriture. Avant, c'était ce moment que Neige choisissait pour grimper sur le toit avec l'échelle et jeter des graines aux oiseaux. Mais comme la stèle de son grand-père ne servait plus à rien, elle en fit une mangeoire.

Le jour où Xin Xinlai tua sa mère adoptive, avant de se ruer dans l'atelier de Neige pour abuser d'elle, il

pissa sur la stèle, ce dont fut témoin belle-sœur Shan qui tenait la baraque de galettes.

Mais avant qu'il commette son crime, un palefrenier avait vu Xin Xinlai, quand il était arrivé en ville, passer par le cimetière des héros où il avait sciemment déféqué au pied de la tombe d'An Yushun.

An Ping fut pris d'une rage folle. Ses yeux lancèrent des flammes, son sang ne fit qu'un tour, les veines gonflées sous sa peau tels des serpents frémissants, soudain réveillés, qui tendent la tête pour gober une proie. Pareil à un blockhaus bourré de munitions, son nez charriait une forte odeur de poudre, prêt à livrer un combat à mort. Les traits de son visage, autrefois lisse comme une mer étale, se défirent quand la tempête déferla sur lui et se tordirent sous le coup de la fureur.

Mais le plus dur à supporter, et de loin, ce furent les rumeurs...

An Ping était agent de police judiciaire auprès du tribunal populaire de la sous-préfecture de Changqing. En plus de trente ans, il avait exécuté une quarantaine de condamnés à mort en différents lieux, raison pour laquelle tous répugnaient à lui serrer la main. Chaque fois qu'il rentrait à Longzhan et se rendait au marché sud pour faire ses courses, les commerçants lui faisaient poser son argent, non sur leur étal, mais sur le plateau de leur balance. Quand ils lui rendaient la monnaie, ils la fourraient directement dans sa poche. Au restaurant, les patrons lui réservaient une paire de baguettes différente de celles des autres clients. On aurait dit que les mânes des personnes injustement exécutées faisaient corps avec ses mains et tout ce qu'elles touchaient, et que leur contact portait malheur. Avec le temps, An Ping avait fini par comprendre que ses mains étaient

taboues et il avait cessé de les tendre de lui-même. De retour à Longzhan, quand il allait au marché, il prenait soin de préparer toutes sortes de coupures à l'avance. Au moment de payer, le marchand n'avait pas de monnaie à lui rendre, cela évitait tout embarras. Il avait toujours sur lui une paire de baguettes pliantes en inox de façon à ne plus avoir à utiliser les baguettes des restaurants. Il n'osait pas s'approcher des adorables bambins de ses voisins pour les prendre dans ses bras, même s'il en avait grande envie. Il n'assistait pas aux mariages, de peur qu'à sa vue les mariés se figurent l'arrivée imminente de la mort. D'ailleurs, personne ne lui envoyait jamais de carton d'invitation...

An Ping s'était marié à vingt-deux ans. Professeur de musique, sa fiancée était originaire de Changqing. Fine et délicate, elle s'appelait Quan Lingyan. Tous s'accordaient à dire que le couple était fait pour durer, car leurs noms de famille mis ensemble, Anquan, formaient le mot « sécurité ». A l'époque où il la fréquentait, An Ping lui avait caché la vraie nature de son activité, de peur de l'effrayer. Il lui avait dit qu'il travaillait au service politique du tribunal. Mais au bout d'un an de mariage, elle découvrit le pot aux roses. Cette année-là, on l'avait envoyé deux fois en « mission », et chaque fois il en était revenu le moral en berne et n'allait même plus travailler. A sa femme qui lui en demandait la raison, il avait répondu que ses missions lui donnaient droit à des jours de congé. Mais voilà que soudain, pendant cette période, il s'était mis à jeter l'argent par les fenêtres, à acheter de l'alcool et de la viande et à noyer ses soucis dans la boisson... Cela avait alerté sa femme. A Changqing, petite ville d'environ soixante mille habitants, il est facile de s'informer des secrets de chacun.

Lingyan se renseigna au mieux et finit par découvrir que son mari était un agent de police judiciaire. Chaque fois qu'il partait en déplacement, c'était comme exécuter des basses œuvres...

Changqing dépend de la préfecture de Songshan, laquelle administre quatre sous-préfectures et huit arrondissements. Quand la cour d'assises populaire de Songshan donnait l'ordre d'exécuter un condamné, mission était donnée aux officiers de police judiciaire dépendant des tribunaux d'instance d'appliquer la sentence. A chaque exécution, An Ping se voyait accorder dix jours de congé assortis d'une prime.

Lingyan était enceinte quand elle apprit les vraies fonctions de son mari. Les symptômes de sa grossesse, déjà évidents, s'aggravèrent à la pensée que l'homme qui partageait son lit était bourreau : elle vomissait plusieurs fois par jour, avait perdu l'appétit et devint maigre comme un clou. Les instants délicieux où elle s'endormait heureuse dans les bras de son époux n'étaient plus qu'un souvenir. Quand An Ping la caressait tendrement, elle s'écartait avec un cri de frayeur. Quand il lui tendait un verre d'eau, elle essayait d'abord les empreintes sur le verre avant d'oser le porter à sa bouche. Quand An Ping l'aidait à enfiler ses chaussures à cause de ses pieds enflés par la grossesse, ses jambes tremblaient malgré elle, comme s'il lui avait mis les fers aux pieds. Elle en arriva même à ne plus oser toucher aux plats qu'il lui cuisinait.

Il fut obligé d'envisager de changer de métier. Mais quand il en parla à sa femme, il eut la surprise de l'entendre répondre :

« Tu as exécuté des condamnés à mort, et même si tu arrêtes de faire ça, j'aurai toujours peur de tes mains, de tes mains souillées ! »

An Ping en fut affreusement peiné. Pour lui, le crime était une souillure et l'éliminer purifiait l'humanité : ses mains étaient donc on ne peut plus propres !

Par un jour de neige, Quan Lingyan donna naissance à une petite fille. Son père l'appela Neige. Le nourrisson à peine sevré, ils décidèrent d'un commun accord de divorcer. Quan Lingyan ne voulait pas garder sa fille qu'elle trouvait, à plus d'un an, à peine plus grande qu'un plumier ; chétive, elle pleurait à longueur de journée. On aurait dit la réincarnation d'une âme blessée. Elle portait malchance, avec son air triste. C'est ainsi que la garde de sa fille échut à An Ping. Il pensa qu'avec son métier il aurait peine à retrouver une épouse et que si sa fille vivait avec lui, il aurait un soutien attentif pour ses vieux jours, en cas de maladie ou de malheur.

A cette époque, les crèches de Changqing ne gardaient pas les bébés en pension et il n'y avait pas encore de nounous à domicile. Qui plus est, An Ping devait s'absenter pour ses missions et ce grand gaillard n'avait aucune idée de la façon de s'occuper d'un enfant. Il confia donc sa fille à ses parents qui habitaient Longzhan. En fin de semaine, dès qu'il était à Changqing, il enfourchait son vélo pour aller la voir.

Il fallut bientôt se rendre à l'évidence : la petite n'avait pas une taille normale, elle semblait dépourvue de muscles ou d'ossature. A deux ans, elle ne tenait toujours pas debout. Elle avait beau avaler du lait de chèvre en abondance, elle ne grandissait pas. Elle était à peine plus grande qu'un tuyau de pipe, alors que les enfants de son âge atteignaient déjà la hauteur d'un seau. A trois ans, elle pouvait tout juste se dresser en se tenant au mur. Elle avait un peu grandi, mais sa taille ne dépassait pas deux baguettes mises bout à bout. A quatre ans,

pas plus grande qu'un petit tabouret, elle marchait en chancelant. Jusqu'à six, sept ans, Brodeuse donna quatre repas par jour à sa petite-fille pour la faire grandir. Neige finit par être aussi haute qu'un fourneau.

Outre sa taille insolite, Neige ne parla qu'à trois ans. Elle ne dormait guère la nuit et marmonnait souvent dans la pénombre des mots incompréhensibles. Elle n'avait pas non plus envie de dormir pendant le jour, mais courait partout en brandissant un tisonnier avec lequel elle tapait sur tous les objets susceptibles de faire du bruit. Les jarres d'eau dans la cuisine, les pichets, les bouteilles de sauce de soja, les marmites, la théière, le sucrier en porcelaine posé sur le coffre de la salle, tous les outils agricoles suspendus au mur dans la cour, les pots à saumure et seaux à riz entreposés dans le cellier, rien n'était épargné.

« Mais enfin, qu'est-ce que tu fabriques ? » lui demandait sa grand-mère.

Et sa petite bouche rose de répondre :

« Je veux voir s'ils sont vivants ! »

Pour elle, les objets qui ne résonnaient pas étaient morts. Bien sûr, les objets n'étaient pas toujours morts, comme les verres, les pots de fleurs ou les bols qui finissaient brisés en mille morceaux. Ses grands-parents devaient protéger les objets qu'ils redoutaient de voir finir ainsi, comme les lunettes autour du cou de Brodeuse dont elle se servait pour ses travaux de couture. Quant à son mari An Yushun, il avait enveloppé ses décorations avec soin et les conservait dans une malle fermée dont la clé ne le quittait jamais.

Neige aimait regarder Brodeuse tailler des vêtements de mariage. Dans ces moments-là, elle était très calme et observait de ses yeux noirs et brillants les tissus aux

belles couleurs vives, comme plongée dans un rêve, les joues vermeilles comme le tissu. Par temps de pluie ou de neige, alors que tous restaient au chaud à l'intérieur, elle sortait et tirait la langue pour attraper les gouttes ou les flocons en disant que ce qui venait du ciel était bon. En temps normal, elle avait un appétit d'oiseau et n'aimait pas la viande. Mais pour le réveillon du Nouvel An, la fête de la Pure Lumière ou la fête des Lanternes, non seulement elle raffolait de la viande et du poisson, mais elle avait même un appétit d'ogre ! Au réveillon du Nouvel An, elle pouvait avaler un plateau entier de raviolis. Pour la fête de la Pure Lumière, elle mangeait la moitié d'une corbeille d'œufs durs. Et pour la fête des Lanternes, elle dévorait trois grands bols de boulettes de riz au sésame. Tout le monde disait que pendant les festivités, les Esprits prenaient possession de son corps et qu'elle mangeait pour eux.

Tous à Longzhan la prenaient pour un être surnaturel ; or un tel être ne grandit pas.

Devait-elle aller à l'école ? An Ping et ses parents avaient des avis divergents sur cette question. Elle n'était pas plus haute qu'un pupitre et Brodeuse et An Yushun s'inquiétaient qu'elle soit la risée de sa classe. Elle serait malheureuse si elle n'arrivait pas à suivre. Et puis, inutile d'espérer qu'elle grandisse ! Mais An Ping se disait que même si elle était naine, sa fille devait faire des études et avoir la tête bien pleine pour affronter les vicissitudes de l'existence. Il insista pour qu'elle aille à l'école.

Contre toute attente, une fois scolarisée, elle fut la seule élève à sauter une classe deux fois de suite. Elle passa directement du premier au troisième niveau puis du troisième au cinquième. Elle possédait de remarquables capacités intellectuelles et une mémoire hors du

commun. Pour les autres enfants, les manuels étaient plus durs à mâcher qu'une brique, alors que pour elle, ils avaient un délicieux goût de crêpe, elle les dévorait. Elle termina l'école primaire à douze ans et le collège à quatorze. Comme il n'y avait pas de lycée à Longzhan, son père la poussa à aller à Changqing, mais elle fit remarquer qu'après le lycée, elle ne pourrait pas entrer à l'université. Elle serait recalée à la visite médicale en raison de sa petite taille. Ça ne servirait à rien d'étudier au lycée. De toute façon, elle n'aimait vivre qu'à Longzhan et ne voulait pas aller ailleurs.

A la fin du collège, elle mesurait quatre-vingt-douze centimètres et cessa de grandir.

Son talent pour graver des stèles lui était venu d'instinct, comme s'il s'agissait d'un don du ciel. Elle avait quinze ans quand l'hôpital populaire de Songshan diagnostiqua chez Lao Yang, le marchand de chaussures, un cancer du poumon au stade terminal. Les médecins ne lui donnaient pas trois mois. Il revint à Longzhan, sec comme une feuille morte ; accablé, il attendait la mort. Les siens avaient peur qu'à bout de souffle, il ne tienne même pas trois mois. Ils se hâtèrent de lui commander un cercueil et des vêtements funéraires, de choisir l'emplacement de sa sépulture, ils préparèrent des piles de formules de rappel des mânes pour les obsèques. La dernière volonté de Lao Yang était que ce soit Neige qui grave sa stèle, parce qu'elle était une Immortelle venue de là-haut. Si une stèle gravée par elle se dressait devant sa tombe, son âme quitterait sûrement cet océan de souffrance et s'envolerait tout droit vers le Ciel.

Quand Lao Yang, le visage blême, se présenta appuyé sur sa canne à la porte des An, Brodeuse était en train de tailler des habits de noce pour un couple. Elle le

fit entrer, apporta un fauteuil garni de coussins pour qu'il s'asseye et lui servit du thé. Après que Lao Yang eut formulé son souhait, Brodeuse lui dit que certes, Neige savait calligraphier les caractères au pinceau, de jolis caractères de surcroît, mais qu'elle n'avait pas le talent pour les graver sur une stèle. Et même si elle en avait été capable, comment aurait-elle eu la force de manier le burin, petite comme elle était? Tandis qu'ils parlaient, Neige regardait les nuages, assise sur le rebord de la fenêtre. A peine Brodeuse s'était-elle tue qu'elle se tourna vers Lao Yang et lança :

« Prépare la stèle et les outils nécessaires, j'irai la graver chez toi ! »

Sa grand-mère fut stupéfaite.

« Mais tu ne possèdes même pas de pointe de diamant, dit-elle, ce n'est pas le genre d'outil qui s'utilise facilement, ne fais donc pas perdre son temps à Lao Yang ! »

Neige se remit à scruter les nuages sans lui prêter attention. A sa grande surprise, le nuage noir qui, quelques instants plus tôt, ressemblait à un cheval malade couché sur le flanc avait retrouvé de la vigueur, le temps qu'elle tourne la tête. Il se relevait sur ses pattes de devant. Elle attendit de le voir debout sur ses quatre fers, lancé au galop, mais finalement le nuage s'effiloqua... Neige poussa un soupir. Elle se tourna vers Lao Yang :

« Est-ce que tu es du signe du Cheval ? »

Il hocha la tête.

« Alors tu ne mourras pas cette année. Tu veux toujours que je me charge de ta stèle ? »

— Impossible, dit-il. Les meilleurs docteurs ont tous affirmé que j'ai des métastases partout. J'en ai pour trois mois tout au plus. Je compte sur toi ! »

Quand Neige eut accepté, Lao Yang se hâta d'envoyer son fils acheter en ville une pierre tombale, ainsi qu'une trousse d'outils de sculpture sur pierre comportant tout un nécessaire de burins et de ciseaux. Neige entreprit la gravure de sa première stèle chez les Yang. Elle se passait d'une règle pour mesurer, et pourtant, ses caractères étaient parfaitement espacés. Elle maniait le ciseau avec la même dextérité qu'une paire de baguettes. Bien malin qui aurait pu dire comment une force aussi inouïe pouvait se cacher dans ce petit corps malingre. Elle tenait ses outils aussi gracieusement, aussi librement qu'un pinceau. Elle recouvrait sa tête d'un foulard blanc comme neige, sans quoi la poussière jaillie des caractères qui s'épanouissaient en cascade sur la stèle l'aurait aveuglée comme des papillons de nuit. Courbée sur la stèle, Neige mettait tout son soin à graver les caractères; on aurait cru un oiseau de nuit en train de chanter perché sur un bateau.

La pierre tombale fut achevée en une semaine. Gravés dans un style puissant et aérien, les caractères respiraient la force. On ne les aurait jamais crus sculptés de la main d'une jeune fille. Lao Yang se montra très satisfait. Mais ce qui ajoutait à sa joie, c'était que selon les dates gravées sur la stèle, Neige lui avait octroyé un sursis de deux ans.

Et en effet, Lao Yang vécut encore deux ans. Son désir de voir naître son petit-fils fut exaucé, il connut le bonheur d'être grand-père et partit pour l'au-delà tous ses vœux comblés. De ce jour data la réputation prodigieuse de Neige comme sculptrice de stèles. Les habitants de Longzhan se mirent à l'appeler « Petite Fée ». Dès lors, les plus de soixante-dix ans ne manquèrent pas de préparer leur cercueil sans oublier de choisir leur

Pierre funéraire, en recommandant à leurs descendants d'attendre qu'ils foulent le chemin des Sources jaunes pour prier Neige de graver leur stèle. Brodeuse était connue à cent lieues à la ronde pour l'art de confectionner des vêtements de mariés. Mais comme la réputation de Neige grandissait de jour en jour, tous les foyers des alentours apportaient une stèle chez elle quand survenait un décès. La cour de la famille An se transforma en une forêt de stèles. Par crainte du mauvais œil, les futurs mariés n'osaient plus venir chez Brodeuse. Neige partit alors s'installer à Beikou, la Porte nord de Longzhan, sur un terrain en bordure de la rivière Geluo, où elle réhabilita une petite maison en torchis abandonnée pour ouvrir son atelier.

Neige avait atteint l'âge adulte, mais les siens la traitaient comme un enfant en raison de sa taille. Ils n'étaient pas opposés à ce qu'elle travaille mais n'approuvaient pas qu'elle gagne sa vie en gravant des stèles. Ils disaient que pour une fille, travailler allongée sur une pierre tombale à longueur de journée, c'était comme rester à plat ventre à la porte des Enfers, une vie de malheur ! Mais pour Neige, gagner sa vie en gravant des stèles était une belle chose qui n'avait rien de tabou. Par amour pour sa fille, An Ping voulut lui trouver un aide, mais Neige refusa au motif qu'elle pouvait y arriver seule. Brodeuse autorisa sa petite-fille à travailler la journée dans son atelier, mais elle devait revenir dormir à la maison le soir.

« Si jamais tu ne rentres pas, lui dit-elle, c'est moi qui viendrai te tenir compagnie. »

Neige répondit en riant :

« Ne t'inquiète pas, Brodeuse ! J'ai de la compagnie ! »

Neige traitait ses grands-parents avec déférence et s'adressait à eux selon l'usage. Mais elle appelait sa grand-mère « Brodeuse » comme tout le monde. Cette dernière prétendait que ça la rajeunissait d'une génération. Quand Neige lui dit que, le soir, elle avait de la compagnie, Brodeuse lui demanda, morte d'inquiétude :

« Qui te tient compagnie ? »

— Le soir, répondit Neige, il y a la lune et les étoiles. Elles ont de grandes jambes et peuvent sauter par la fenêtre pour venir s'allonger sur l'oreiller et dormir avec moi. Les nuits sans lune ni étoiles, je peux compter sur le vent. Quand le vent fait geindre la fenêtre, il me parle.

— Et s'il n'y a pas de vent ? demanda Brodeuse.

— Dans mon cœur, j'ai amassé beaucoup de vent, dit Neige, je n'ai qu'à le recracher pour qu'il me parle. »

Brodeuse en resta bouche bée.

Une fois l'atelier de stèles ouvert, ceux des alentours furent encore plus convaincus que Neige venait d'un autre monde. Rares étaient ceux qui habitaient à Beikou, sans compter qu'avec la rivière Geluo toute proche, le vent soufflait fort, pluie et neige étaient abondantes. L'endroit était couvert de chênes noirs comme la suie, arbres fréquents dans les bosquets de feuillus et dont l'écorce vieillie était sillonnée d'innombrables crevasses. Malgré leur faible hauteur, leurs branches entremêlées offraient un ombrage pour prendre le frais. Cette chênaie était traversée par un vent lugubre, aucun enfant peureux ne s'y serait aventuré la nuit. Mais Neige ne se sentait nullement oppressée par cette obscurité, elle avait l'œil toujours aussi vif et la peau encore plus satinée.

Sa réputation d'être surnaturel s'était largement répandue et son atelier commença à être très connu.

Tous ceux de Changqing qui travaillaient dans la pierre venaient la trouver. Avec l'argent gagné, Neige se mit à acheter toutes sortes de pierres pour permettre à ses clients de faire leur choix, puis elle acheta une machine-outil pour économiser ses forces. Son commerce, dès lors, devint florissant.

Ses prédictions sur le jour d'un décès tombaient toujours à brûle-pourpoint.

L'année où elle ouvrit son atelier, tandis qu'elle sculptait une stèle dans la cour, elle vit le ciel radieux et sortit une couverture de satin vert tendre, qu'elle suspendit à une branche de chêne pour lui faire prendre l'air au soleil. Le soir, au moment de la retirer, elle s'aperçut que la couverture caressée par les rayons n'exhalait pas seulement le doux parfum du soleil : elle était aussi striée de plis qui formaient les deux caractères 井川 – Jing Chuan –, comme si le soleil avait pris la couverture comme ardoise.

A Longzhan, il y avait effectivement un homme qui s'appelait Jing Chuan, directeur des services administratifs du bourg, affairé du matin au soir à recevoir des hôtes avec qui il participait à des dîners bien arrosés. Malgré son jeune âge, il avait du ventre et les traits luisants. Sachant que ses jours étaient comptés, Neige vint demander à Jing Chuan en quelle année il était né. A peine lui avait-elle posé la question qu'il fut pris de terreur. Il demanda vite un congé maladie et s'enferma chez lui à double tour dans l'espoir d'échapper à la malédiction. Trois jours plus tard, il mourait, terrassé par une attaque cérébrale. A l'instant où il rendit son dernier soupir, Neige achevait de sculpter sa pierre funéraire. Elle avait doré les caractères sur la stèle, car elle s'était souvenue qu'il portait toujours une chaîne en or autour du cou.

Les décès de Lao Yang et de Jing Chuan furent comme un rideau de scène qui s'ouvrit sur le don qu'avait Neige de prédire la date d'une mort.

A l'époque, le réseau électrique de Longzhan était déplorable. Il fonctionnait par intermittence, car les poteaux électriques provisoires en bois installés dans la montagne, rongés au fil des ans par les intempéries, étaient tout de guingois. On les aurait crus en train de fuir la disette, un coup de vent pouvait les abattre et couper l'électricité. Une année cependant, le réseau tant attendu fut enfin assuré sans interruption : de grands pylônes en ciment se substituèrent aux poteaux de bois bancals. A Longzhan, ils furent remplacés en plein été. Après le dîner, les habitants aimaient aller aux baraquements des électriciens pour les écouter raconter leurs histoires captivantes venues d'ailleurs.

Un jour où le ciel était lourd de nuages menaçants, Neige s'en revenait après avoir acheté une bougie au magasin. En passant devant les baraquements, elle entendit un ouvrier raconter une histoire grivoise avec force mimiques, devant une assistance qui se tordait de rire. Cet ouvrier aux traits bronzés, au large front et aux arcades sourcilières proéminentes, était doté d'un nez avec un grain de beauté gros comme une fève de soja et d'une fossette au menton. Alors que Neige s'éloignait, le tonnerre se mit à gronder. Elle leva les yeux un instant et vit apparaître, au milieu des nuages déchirés par les éclairs, les contours d'un visage rappelant étonnamment celui de l'ouvrier qu'elle venait d'entendre. Elle soupira, revint sur ses pas et lui recommanda de se montrer plus prudent à l'avenir dans son travail. Emoustillé par ses histoires de coucherie, l'homme persifla : « Et de quelle besogne elle parle, la demoiselle ? » Les rires fusèrent

de plus belle. Les habitants de Longzhan qui avaient assisté à la scène mirent l'ouvrier en garde. Il pouvait bien se moquer de ce que les autres racontaient, mais Petite Fée étant une Immortelle, ses propos n'étaient pas à prendre à la légère ! Il secoua la main : « C'est des sornettes, ces histoires d'Immortelles ou de revenants, je n'y crois pas ! » A peine ces mots avaient-ils franchi ses lèvres qu'une pluie torrentielle s'abattit et tous se dispersèrent à grand bruit, les uns vers leur baraquement, les autres vers chez eux. N'ayant pas pris de parapluie, Neige s'en retourna sous la pluie et arriva à son atelier trempée jusqu'aux os. Comme elle avait eu la bonne idée de glisser la bougie dans le corsage de sa robe, la mèche était restée sèche. Elle l'alluma et tandis que lui revenait à l'esprit le jeune visage de l'ouvrier, les larmes lui montèrent aux yeux.

Le lendemain, sous un ciel enfin dégagé, alors que midi approchait, la nouvelle du décès de l'ouvrier se propagea. Il était en train de travailler en hauteur quand, tout à coup, son harnais de sécurité s'était détaché. Tel un aigle frappé par une flèche, il était tombé du poteau électrique. Le dernier baiser que lui donna la terre, ce fut le baiser de la mort.

Quand ceux de Longzhan qui avaient écouté les histoires osées de l'ouvrier se souvinrent de ce que Neige avait dit, ils n'en furent que plus convaincus d'avoir affaire à un être surnaturel. Ils accoururent en foule à l'atelier de stèles, qui pour lui offrir des bonbons et de la viande, qui les poissons qu'il venait de pêcher dans la Geluo, qui enfin pour lui donner des melons presque mûrs cueillis dans son jardin. Ils se mirent à la vénérer au point que certains affirmaient qu'elle n'était pas de chair, qu'on n'avait jamais vu de peau aussi transparente.

D'autres prétendaient que son pas était si léger qu'il ne faisait pas de bruit, car son vrai corps étant au Ciel, ce qui s'étirait ici-bas n'était que son ombre. Tous venaient la voir : ceux attirés par sa célébrité pour lui demander de leur prédire l'avenir, ceux atteints d'une maladie incurable pour lui demander un remède miracle, et ceux qui avaient un ennemi pour que, ni vu ni connu, elle « règle son compte » à leur adversaire.

Neige disait qu'elle n'était que sculptrice de stèle et les renvoyait tous sans exception.

Mais il y eut quelqu'un qu'elle eut plus de mal à renvoyer : Quan Lingyan.

Elle vint un jour trouver sa fille à qui elle n'avait jamais témoigné le moindre intérêt.

Elle qui n'avait pas cinquante ans en faisait dix de plus. Les cheveux grisonnants, les traits émaciés, on aurait dit un mince livre broché déterrée d'une tombe, le genre d'ouvrage dont les pages tombent à peine feuilletées. L'année où elle avait quitté An Ping, on lui avait présenté un veuf, employé aux impôts, avec qui elle s'était remariée. Cet homme avait un fils de onze ans, doté d'un caractère épouvantable, qui lui en avait fait voir de toutes les couleurs. Il lui cherchait toujours des poux : elle faisait une cuisine immangeable, postillonnait en parlant, lavait mal le linge, était nulle pour le ménage... Quand elle et son mari se donnaient du plaisir la nuit, il rampait jusqu'à la porte de la chambre pour imiter leurs cris de bête. Il détestait l'école, s'habillait bizarrement, se teignait les cheveux en blond ; il aimait la bagarre et, depuis l'avènement d'Internet, passait tout son temps fourré dans un cybercafé. Un vrai petit voyou qui épuisa Quan Lingyan physiquement et moralement. Par la suite, son mari eut des ennuis et fut